

L'IMMACULÉE CONCEPTION DANS LA TRADITION ORIENTALE (depuis le M.-A.)

d'après le R.P. JUGIE A. A.

par le P. FERNAND DE LANVERSIN S. J.

Ce n'est que vers 1325, constatons-nous dans un premier article (1), que pour la première fois un doute positif se fait jour chez un théologien oriental touchant l'Immaculée Conception.

Jusque là la question n'est pas posée en sa forme explicite: exclusion du péché originel; mais sous forme positive est affirmée la parfaite pureté de la Vierge, qui est toute nouveauté, re-commencement dans l'histoire de notre race.

L'émulation universelle à signaler ce cas unique, à lui trouver de nouveaux titres nous a paru réponse suffisante à la claire question posée en Occident.

C'est sans doute que dans les « Sentences » et les « Sommes » de l'époque la doctrine du péché et de la grâce tenait une place de première importance, la Mariologie y faisant, nous semble-t-il, plutôt figure d'annexe. Solidement ancrés en leurs positions touchant la chute d'Adam et l'universalité de ses conséquences les docteurs ne voyaient pas jour à exception; et à la question des fidèles ou plutôt à leur réponse instinctive touchant la Mère de Dieu, opposaient l'inflexible rigueur de la loi: de parents contaminés ne peut naître par voie normale de génération qu'une descendance contaminée.

C'est l'inverse en Orient. La doctrine du péché originel n'y est pas inconnue: les textes sont là, très heureusement rappelés par le Père Jugie en ses *Questions préliminaires*. Mais elle ne fait pas partie, semble-t-il, ou du moins pas aussi profondément de la substance de l'enseignement traditionnel. La Mariologie au contraire tient depuis Éphèse une place de premier rang dans la théologie comme dans la vie chrétienne, ajoutons: comme dans la vie de la cité et de l'empire. Nous avons dit la rapide propagation des fêtes mariales qui dès le règne de Justinien font partie de la vie de la nation. Telle fresque célèbre de

(1) Cf. Al-Machriq, 48 (1954), mai-juin.

la Théotocos portant son Fils comme en médaillon sur sa poitrine et, du haut de la gloire, couronnant le basileus Manuel et sa femme est également bien parlante.

A part le *de fide orthodoxa* de St. Jean Damascène les traités méthodiques complets de théologie sont rares chez les anciens Orientaux. A en juger par leurs œuvres leurs préoccupations vont surtout, à la suite de S. Cyrille d'Alexandrie, vers le côté positif de la grâce et de l'œuvre de Jésus-Christ: grâce habituelle, divinisation du chrétien et conformation au Christ Jésus. Ils y marquent de bonne heure la place prépondérante, unique, de la Mère de Dieu. Nous en avons entrevu l'expression chez les Théologiens du VI^e au XII^e siècle.

Leurs successeurs du XIV^e et XV^e vont développer cette vue.

C'est pour la théologie orientale une belle période que ces deux siècles.

Le chapitre que lui consacre le Père Jugie s'ouvre sur Nicéphore Calliste (vers 1325) dont nous avons signalé le doute, presque aussitôt, semble-t-il, rétracté.

Parmi les auteurs qui suivent les plus célèbres sont sans doute: Grégoire Palamas († 1359) et Nicolas Cabasilas († 1396), avec Georges Scholarios qui, sous le nom de Gennade II, occupa le trône patriarcal après la prise de Constantinople par les Turcs et fit certainement belle figure en face de Mahomet II. D'autres moins connus sont pourtant à leur rang de vrais et sérieux théologiens. Deux noms d'empereurs y figurent, ce qui n'étonne nullement à Byzance: celui de Mathieu Cantacuzène (1354-56) et celui de Manuel II (1391-1425), auteur des meilleurs exposés du dogme catholique à l'adresse des Musulmans et bien au courant des choses d'Occident où il a séjourné plusieurs années. La précision qu'il apporte en son *Homélie sur la Dormition* est-elle une trace de ce séjour? « Dès qu'Elle fut née, je dirai même: dès qu'elle fut conçue, Celui qui l'avait choisie pour sa future mère la remplit de sa grâce ».

Nous ne nous arrêterons pas à détailler la pensée de chaque auteur. Nous aurions mauvaise grâce à répéter le Père Jugie, alors que nous lui devons tout. Nous voudrions plutôt retrouver à travers ses excellentes monographies le développement de la pensée Orientale qui nous est apparue déjà si ferme aux siècles précédents.

C'est toujours le plan divin qu'envisagent nos Théologiens et la Bienheureuse Vierge continue d'y avoir sa place de tout premier plan.

Mais, d'une part, ce n'est plus seulement comme terre nouvelle, roche intacte sous le ciseau de l'Artiste Divin qu'elle se présente, mais en active co-opératrice de la sanctification de l'homme; d'autre part, apparaît de façon parfois très explicite ce qu'on nomme la doctrine de Scot touchant le motif de l'Incarnation, et qui est plutôt ici un aspect du plan divin, mais aspect essentiel, admis de tous comme un présupposé et comme l'atmosphère même où se meut la pensée théologique, savoir: l'absolue primauté du Verbe incarné.

- .. Les Théologiens Orientaux, nous l'avons dit, considèrent dans l'œuvre du Christ le côté positif de sanctification plus que le côté de réparation. N'est-ce pas la logique même de cet aspect positif, premier à leurs yeux, qui leur montre dans l'Homme-Dieu et dans sa Mère la fin premièrement voulue de Dieu, à laquelle tout doit s'ordonner?

C'est dans cette perspective que Marie apparaît toute première dans l'idée divine, puisque c'est en elle que se fera la rencontre, d'elle que le Créateur doit tenir son être de créature et s'unir ainsi à son œuvre.

Elle est « l'homme », l'homme selon l'idée divine, tel qu'il doit être présenté à Dieu en vue de l'union: dès lors, prédestinée, préparée toute première. Adam et sa descendance n'est que la voie, la montée vers Elle et son Fils. Adam, terre vierge, d'où Dieu tire la première Eve d'où tout doit sortir, Eve mère des vivants...

La terre hélas! a été souillée. Les Pères Grecs ne l'ignorent pas; mais c'est pour eux, oserait-on dire, secondaire. Le plan divin ne saurait en être détruit; la folie de l'homme triompherait-elle de la toute-Sagesse et toute-Puissance de Dieu? — Le Christ et sa Mère demeurent, But suprême, malgré les accidents de la route: tout sera réparé, et de nouveau s'offrira la terre vierge à la venue du nouvel Adam. Comment? cela demeure habituellement hors de l'horizon des Orientaux.

Si même, une fois ou l'autre, plus distinctement la question se pose: comment échapper à la souillure nécessairement inhérente à la naturelle descendance d'Adam, la réponse englobant la Vierge dans l'universelle contagion pourra se rencontrer comme par surprise, bloc aberrant, sans que l'attention soit spécialement éveillée, tant est ferme et assurée la conviction de la totale pureté de la Mère de Dieu.

Ne serait-ce pas le cas de cet Isidore Glabas († 1397) dont l'ho-

mêlie sur la Dormition (1) a alerté la sagacité du Père Jugie, qui conclut soit à interpolation, soit à une œuvre de jeunesse dépassée et contredite plus tard par la pensée plus mûrie de l'auteur.

Donnons quelques détails qui montreront combien cette idée de l'Homme-Dieu, Fin de la création et premier dans l'idée divine, commande alors toute la théologie Orientale.

Chez l'un ou l'autre elle ne va pas sans quelque excès confinant au Baïanisme. Ainsi Théophane de Nicée († 1381) ne conçoit-il pas d'autre fin possible de la création que l'union personnelle de Dieu avec sa créature, et plus spécialement avec celle de ses créatures où se rejoignent monde spirituel et monde matériel.

Plusieurs, parmi lesquels Grégoire Palamas, voient expressément dans le Christ le médiateur des Anges aussi bien que des hommes: conséquence logique de la doctrine qui lui assigne la première place dans le plan de l'univers. Tout le reste est pour lui, ordonné à sa gloire; mais tout aussi est par Lui, qui non seulement présente à son Père toute la création, mais par ses mérites donne à tous, purs esprits ou esprits incarnés, accès auprès de Lui.

Ainsi Marie est-elle « cause de ce qui l'a précédée, comme elle préside à ce qui la suit; principe, source, racine des biens ineffables, sommet de toute sainteté » (2). Elle est la pincette préparée pour saisir le Charbon ardent, l'Homme-Dieu, le buisson qu'Il imprègne sans le consumer.

« Avant tous les siècles Dieu se l'est réservée... Le Saint Esprit a choisi ses ancêtres afin qu'aucune souillure ne passât en elle et qu'elle pût donner au Verbe une chair nouvelle et pourtant nôtre *καρπὸς καὶ αὐτῆς ὁμοῦ καὶ ἡμετέρας*. (3)

Tout est bien ici œuvre de l'Esprit Saint car pour cette Vierge avoir part à l'existence est avoir part à l'Esprit Saint: *αὐτῇ γὰρ ἡ τοῦ πνεύματος μετουσίᾳ καὶ τοῦ εἶναι αὐτῇ γέγονε μετουσίᾳ*. (4)

(1) Voici ce texte qui tranche si nettement, non seulement sur le reste de l'œuvre de Glabas mais sur tous ceux de l'époque: *ἡ παρθένος προῆλθε μὲν ἐκ τῆς ἰδέας μητρὸς ὡς περὶ ἀνθρώπου· καὶ διὰ τοῦτο τὸ ἀρχαῖον πάλος, λέγοντι δὲ τὴν προγεννητὴν ἀμαρτίαν, μεθ' ἧς ἐγεννήθη, ἦν τε ἀκαυστίας εἰληψα. διαφυγεῖν τε τρόπος ἦν οὐδεὶς οὐδὲ ὑπερβῆναι.*

(2) Palamas (P. G. 151, 473).

(3) id. (édit. Sophoclis, p. 120).

(4) Théophane de Nicée (édit. Jugie p. 179).

L'active coopération de la Vierge demeure du reste entière. Telle formule maladroite de Démétrius Chrysoloras († 1470) paraîtra teintée de pélagianisme et Nicolas Cabasilas lui-même conclut son développement sur l'image de Dieu imprimée en tout homme, qu'Adam avait déformée et qu'Elle a parfaitement restituée en Elle par ces mots: « C'est toute sa gloire: car elle n'a rien reçu de plus que les autres hommes »; entendons: rien de plus que le premier homme en sa sainteté native. « Elle première et seule a montré ce qu'est l'homme ». Image de Dieu: cela demeure aussi profond dans la pensée du théologien oriental que dans la race, et cet optimisme, reconnaissons-le, ne l'a pas ici desservi. L'homme, pour lui, c'est Marie: l'homme, tel qu'il a été conçu dans l'idée divine, prêt à recevoir son Créateur et à Lui être uni.

Notons enfin en cette belle période de théologie byzantine la réaction discrète du traducteur et disciple de Saint Thomas, Demetrius Cydonès († 1398) contre son maître vénéré. Si Jérémie et Jean-Baptiste ont été sanctifiés dès le sein maternel, combien plus Dieu dut-Il sanctifier et préserver totalement son propre temple?

A partir du XVI^e siècle la belle unanimité des Orientaux n'existe plus. Ils se présentent désormais en deux groupes: partisans du privilège et adversaires du privilège. Cherchant les causes de cet obscurcissement le Père Jugie signale avant tout chez ces nouveaux théologiens l'ignorance de leur tradition byzantine. Beaucoup ont fait leurs études à Saint Athanase de Rome, à Padoue ou à Venise; d'autres ont séjourné en Allemagne. Il y ont été mis au courant de la controverse qui y divise les docteurs. Faute d'enracinement suffisant dans leur propre passé plusieurs ont pris position contre le privilège. Deux textes, l'un de S. Grégoire de Nazianze, l'autre de S. Jean Damascène, connus de leurs aînés qui les interprétaient bénévolement ou passaient outre, deviennent difficultés majeures: ces deux Pères y entendaient le *Spiritus superveniet in te* de l'Ange Gabriel d'une purification préalable de la Vierge. C'est souvent que reviendront désormais ces textes dans les Homélies ou les écrits du temps, amenant une interprétation, tantôt étroite de véritable purification et tantôt large, de sanctification nouvelle, d'accroissement de grâce.

A ces raisons ajoutons: la polémique. Non pas qu'elle s'exerce spécialement et formellement sur le sujet de la Conception de la Vierge; mais il paraît assez révélateur que la position négative touchant son

privège se rencontre très spécialement en des ouvrages de polémique. N'est-ce pas un indice de plus, s'il en était besoin, qu'elle n'est pas dans le courant naturel, spontané de la pensée traditionnelle en Orient?

Il ne s'agit pas encore de polémique anti-Romaine. L'heure viendra où la prise de position de Rome et finalement la définition de 1854 suscitera des réactions plus ou moins vives dans le monde orthodoxe. Aux XVI^e et XVII^e siècles c'est d'une part dans leur polémique contre Lucaris et le courant protestant, d'autre part contre l'école de Kiev et contre les vieux-Croyants de Moscou que les théologiens Byzantins sont amenés à nier et à combattre la doctrine de la Conception immaculée de Marie.

On sait les remous causés dans l'Église orthodoxe par le célèbre Cyrille Lucar qui, de 1612 à 1638 où il fut mis à mort par les Turcs, occupa jusqu'à sept fois le trône patriarcal de Constantinople. Tout le fonds du Calvinisme: foi justificante, réprobation positive, libre arbitre détruit chez les non-régénérés... avait passé dans les 18 articles et 4 réponses de sa Confession de foi. Condamné à Constantinople dès le lendemain de sa mort par les deux patriarches de Jérusalem et d'Alexandrie et 21 métropolitains, puis par le Synode de Jassy, elle suscita dans les Églises des travaux de défense comme le *Catéchisme* de Pierre Moghila et l'*Antirrhesis* de Méléce Syrigos, écrit et publié à l'instigation et sous le patronage du patriarche Dosithée de Jérusalem.

Or Lucaris était resté, sincèrement semble-t-il, dévôt à la Mère de Dieu. En plusieurs Homélies, pour la Dormition en 1612, pour la Nativité en 1616, il affirme aussi formellement que possible l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu. « Elle fut sanctifiée d'une manière excellente, et cette sanctification fut si efficace qu'elle fit que la souillure du péché originel n'approcha pas d'elle » (de Dormir.). — « Quant à la Panaghia qui ne sait qu'elle est pure et immaculée, qu'elle fut un instrument sans tache, sanctifiée dans sa conception et sa naissance, comme devant contenir Celui que rien ne peut contenir » (de Nativ.). Étonnante profession de foi chez un homme si ouvertement calviniste et propagateur des idées de la secte: on n'y croirait pas, déclare le Père Jugie, si l'on ne possédait les autographes de ses Homélies préparés pour l'impression.

En son *Antirrhesis* Méléce Syrigos se croit obligé de prendre position contre l'ancien patriarche même sur ce point, où il continuait

pourtant l'ancienne et solide tradition. « Née de père et de mère, déclare-t-il, la Vierge ne pouvait que contracter la tache originelle ».

Comme Mélèce c'est également dans une polémique que son patron, le patriarche Dosithée se déclare contre le privilège marial. C'est à l'école de Kiev qu'il en veut. Sa réputation croissante pourrait-elle ombrager à la somnolence de Jérusalem ou le patriarche parlait-il de sincère et profonde conviction? Toujours est-il qu'il dénonce parmi les « innovations » de l'école la doctrine de l'Immaculée Conception que lui avait vraisemblablement léguée son fondateur Pierre Moghila.

En même temps qu'il intervenait personnellement par ses lettres au patriarche œcuménique Callinique II, Dosithée trouvait en Sévastos Kyménitès son homme pour combattre sur le terrain théologique les prétendues nouveautés de Kiev: dans son *Enseignement dogmatique de l'Eglise d'Orient*, Sévastos consacre 150 pages à la Conception de Marie.

Polémique encore, la réponse de Païsios Ligaridès, ancien élève de Saint Athanase et prêtre catholique passé à l'Orthodoxie, devenu le conseiller ecclésiastique très écouté du Tzar Alexis Mikhaïlovich. Il s'agissait de réfuter la supplique du pape Nikita qui, au nom de la tradition, dénonçait comme une hérésie l'attribution à Marie du péché originel, contenue dans le nouveau livre liturgique *Skrijal*.

Tels sont en ces temps nouveaux les principaux adversaires du privilège de Marie. Les partisans ne manquent pas non plus.

A côté de Lucaïs, trop compromis par ses idées protestantes, en face des théologiens de Kiev et des vieux-croyants de Moscou, l'authentique tradition byzantine compte, elle aussi, de sérieux défenseurs. Citons au XVII^e siècle les deux Gerasime, l'un et l'autre patriarches d'Alexandrie, Gerasime I de 1621 à 1636, Gerasime II à la fin du siècle (+ 1710): Nicolas Coursoulas (+ 1652) élève de Saint Athanase de Rome et auteur d'un des rares manuels de théologie dogmatique. A la p. 338 du tome I de sa *Synopsie* nous lisons: « L'âme de la Vierge a été sans aucune tache de la faute originelle dès le premier instant où elle fut créée et unie au corps ». Au XVIII^e siècle les principaux adversaires se réclament de Sévastos Kyménitès; mais de nouveau surgissent d'excellents défenseurs, entre autres Elie Méniatis mort à 41 ans en 1714, mais dont les deux ouvrages *περὶ τῆς ἀνιδιότου* et *ἐνδύσεως* ont été maintes fois réimprimés. Un poète, Constantin Dapontès, a laissé sous le titre bizarre « Amulette raisonnable » un recueil délicieux dont nous extrayons ces deux strophes:

*Tu es toute belle, ô mon amie, toute belle!
Aucune tache en toi, ni dans ton corps, ni dans ton cœur.
Je te glorifie, ô Marie,
Toi en qui l'on ne peut trouver aucun sujet de blâme.
Tu es incorruptible en ton âme, en ton corps, en ton esprit,
ô Marie,*

*Ta chasteté, ton incorruptibilité sont ineffables.
Tu es « l'homme sans péché », ô Marie la toute pure,
En toi l'immunité complète du péché,
En toi on n'a trouvé aucune fausseté, ô Marie immaculée,
Tu as échappé à toutes les intrigues du dragon astucieux.
Tu es le sommet de toutes les grâces,
Tu es parmi les hommes et parmi les femmes la seule bénie...
Dieu engendre son Fils sans mère;
Marie engendre le même sans père.
Le Fils est sans péché,
La mère est aussi sans aucune malice...
La nature entière n'a vu que deux corps
Exempts de tout péché et de toute passion:
Celui du Dieu fait homme
Et celui de sa Mère, amie des hommes,
La Sainte des Saints qui a enfanté le Saint des Saints.*

La tradition Russe que nous présente le Père Jugie en ses derniers chapitres est, elle aussi, bien suggestive.

Parmi les plus anciens monuments, le livre liturgique intitulé *le Prologue* dont on a des exemplaires du XII^e-XIII^e siècle contiennent pour les fêtes de la Conception (9 déc.) et de la Nativité (8 sept.) des textes remarquables:

« Aujourd'hui, mes très chers, est conçu et formé dans le sein d'Anne la juste, d'après l'annonce de l'Archange, le commencement de notre salut, la petite fille de Jessé, de la tribu de David. C'est par elle que les liens d'Adam ont été rompus... Accourez, mes très chers, car c'est en ce jour que nous célébrons l'honorable Conception de Notre-Dame, la très pure Mère de Dieu ».

et le 7 sept.: « Vous savez, mes frères, que ce jour est la vigile de la Nativité de Notre Dame, la très sainte Mère de Dieu... Vous viendrez à l'office du soir et à celui du matin, ainsi qu'à la liturgie (messe). Car ce jour, mes frères, est saint et le commencement de notre salut... »

C'est en ce jour que Dieu a commencé à vouloir renouveler notre existence, en envoyant son Ange porter au juste Joachim et à Anne la bonne nouvelle de la naissance de la très sainte Mère de Dieu, qui a enfanté selon la chair N. S. Jésus-Christ.

C'est bien ici comme à Byzance la pensée du plan divin dont la réalisation commence avec l'apparition de Marie.

Nous pouvons aux siècles suivants apercevoir les racines profondes du culte de l'Immaculée dans les différents centres religieux de la Russie.

Kiev, berceau de la foi des Russes, a perdu de bonne heure sa suprématie, supplantée par Vladimir puis par Moscou, mais reste métropole pour toute la Russie du Sud. Nous avons fait allusion déjà à son école théologique — plus tard, Académie — fondée par Pierre Moghila, dont la réputation ne fera que croître. Nous avons vu la contradiction provoquée chez Dosithée de Jérusalem et Sévastos Kyménidès par son attachement à la Conception immaculée de Marie.

Kiev demeure fidèle à sa tradition. Les noms de ses théologiens, tous défenseurs du privilège marial s'alignent durant tout le XVII^e siècle: Lazare Baranovitch dans la «Trompette des prédicateurs», Varlaam Jasinski, Dimitri de Rostov, Etienne Javorski. En 1705 Innocent Popovskij, recteur de l'Académie, écrit dans son *Cours biennal de Théologie sacrée* :

« La Vierge, Mère de Dieu, ne contracta pour aucun instant le péché originel. Telle a été la croyance de la Sainte Église Orientale; et l'Église occidentale elle-même la partage ». Et un peu plus bas: « La bienheureuse Vierge n'a pas contracté le péché originel. Cette conclusion est de foi; et bien qu'elle n'ait pas été définie par les conciles, elle doit être tenue par les catholiques ».

Dans la suite, il est vrai, le second successeur de Popovskij, Théophane Procopovitch soutient la thèse contraire. Mais, la grande diffusion de sa *Theologia christiana orthodoxa* et l'appui de Pierre le Grand, dont il fut le théologien favori, n'imposèrent pas définitivement silence aux partisans de l'Immaculée, et de courageuses protestations s'élevèrent de la part des recteurs de l'Académie, Lévitiskij et Doubnevitch.

On notera aussi que l'hostilité qui a toujours divisé Polonais et Russes, et assombri hélas! jusqu'à nos jours les relations même entre catholiques Polonais et catholiques Russes, s'est toujours arrêtée devant l'Immaculée. Durant tout le XVII^e siècle, alors que petits-Russiens

et blancs-Russiens sont sous la domination Polonaise, on ne peut constater entre eux et la nation suzeraine qu'émulation à qui honorerait le mieux la Vierge Mère et son Immaculée Conception.

A Moscou, la tradition de la Russie du N., pour être moins brillamment représentée n'en apparaît pas moins profonde. On y est très étroitement orthodoxe: l'union de Florence, apparue comme un désaveu de cette orthodoxie fut rejetée. Aussi la réforme du patriarche Nikon au milieu du XVII^e siècle ne manqua-t-elle pas de susciter de vives réactions. Il se trouva que le nouveau livre liturgique qu'elle imposait, le Skrijal, simple traduction en slavon de l'*Explication de la liturgie* du grec Jean Nathanaël, niait le privilège de Marie. La chose put passer d'abord inaperçue, vu que le même synode de 1667 qui confirmait l'approbation du Skrijal, recommandait un autre ouvrage *le bâton de gouvernement* (gezl pravleniia) de Siméon Polotskij, spécialement écrit pour la défense de la réforme, mais qui, lui, affirmait clairement la Conception immaculée. Bientôt parvint au tzar Alexis une protestation du pape Nikita Constantinov Dobsynine, auquel se joignait le moine Lazare de Poustozok.

Ces vieux croyants s'étaient sentis spécialement blessés dans leur foi et leur dévotion et ne pouvaient s'empêcher de le manifester.

Deux autres centres religieux importants apportent également leur témoignage. A Vilna, en 1520, Léonce Karpovich, premier archimandrite de la nouvelle métropole, dans un beau sermon pour la Dormition développe le texte: *gloriosa dicta sunt de te*. L'architecte divin a bâti lui-même sa maison; il en a dessiné le plan, multiplié les figures et symboles. « Son fondement est sur les montagnes saintes » où atteignent à peine en leur sommet les autres édifices. « Un fleuve en rejoint la demeure »: plénitude de grâces. « Dans le soleil il l'a fixée »: éclat de sa pureté. Tout en elle est privilège unique: admirable fut sa conception, admirable sa naissance.

A Polotsk, autre métropole de la Russie blanche existe une Confrérie de l'Immaculée Conception approuvée par l'archimandrite du lieu Kononovitch.

Nous avons en tout cet exposé suivi de près, pillé, pourrions-nous dire, le livre du Père Jugie. Pussions-nous avoir éveillé chez quelques-uns le désir d'en explorer les richesses, d'y retrouver, ou même d'aller rejoindre jusqu'en ses sources l'authentique tradition de notre Orient Chrétien.